

## LE CATHOLICISME DANS LES TROIS-ÉVÊCHÉS EN 1648

Au temps des traités de Westphalie, la Lorraine toute entière connaît depuis quinze ans une des périodes les plus sombres de son histoire. Guerre, épidémies, famines, calamités de toutes sortes frappent les populations. Entre 1635 et 1645, la guerre est entrée dans une phase de saccage systématique et atteint un degré d'horreur inconnu jusque-là dans l'espace lorrain. De nombreux lieux de culte sont détruits. Parmi les épidémies qui accompagnent les destructions, la peste sévit avec force. En juin 1630, on édifie en hâte à Toul près de cinq cents loges destinées à isoler les pestiférés. Verdun connaît en 1635 une mortalité douze fois supérieure à celle de 1634. A Metz, qui en 1636, perd en quelques mois 23 % de sa population, la peste « suédoise » est nommément responsable de 1 782 décès sur les 4 430 enregistrés (soit 40,2 %), tandis que 1 350 maisons (45 % du total) sont interdites d'accès<sup>(1)</sup>. La vie religieuse fut bien sûr affectée par les « malheurs de la guerre ».

A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, la Lorraine était devenue l'un des bastions les plus solides de la Réforme Catholique. « Région de frontière de catholicité »<sup>(2)</sup>, selon l'expression désormais célèbre de Pierre Chaunu, la Lorraine s'était intégrée à un système d'ensemble de défense de la catholicité, voulu par Rome et déterminé par le concile de Trente. Elle était devenue également une base de reconquête, véritable clé de voûte de la « dorsale catholique » édifiée par la papauté de l'Italie aux Pays-Bas, selon l'expression forgée par René Taveneaux.

Durant cette période, l'effort de renouveau religieux s'affermir et se structura d'abord dans les diocèses de Verdun et de Toul grâce à l'appui d'évêques réformateurs (Nicolas Psaume à Verdun, le cardinal de Vaudémont (1580-1587), Christophe de La Vallée (1588-1607) et Jean des Porcellets de Maillane (1607-1624) à Toul), grâce au soutien actif de la famille ducale et à une exceptionnelle infrastructure monastique, où jésuites, franciscains et bénédictins occupent une place essentielle<sup>(3)</sup>. La Lorraine devint alors terre de

1) Sur la peste et ses effets, voir G. CABOURDIN, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. Les Temps Modernes*. T. 1 *De la Renaissance à la guerre de Trente ans*, Nancy-Metz, 1991, p. 205-208 ; F.-Y. LE MOIGNE (dir.), *Histoire de Metz*, Toulouse, 1986, p. 238-240 ; S. GABER, *La Lorraine meurtrie*, Nancy, 1979, 111 p., et P. TRILLAUD, *La peste en Lorraine. Etude épidémiologique*, Nancy, Thèse Fac. Médecine, 1983, 133 p.

2) P. CHAUNU, « Jansénisme et frontière de catholicité (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles). A propos du jansénisme lorrain », dans *Revue Historique*, 1962, t. 227, p. 115-138.

3) Sur la Réforme catholique en Lorraine, on se reportera à L. CHÂTELLIER (dir.), *Les Réformes en Lorraine (1520-1620)*, Nancy, 1986, 125 p.

réformes monastiques (bénédictins, prémontrés, chanoines réguliers de Notre-Sauveur, congrégation de Notre-Dame).

A Metz, on observe un retard dans la mise en œuvre systématique de la réforme tridentine en raison de l'absentéisme épiscopal, y compris celui des princes de la Maison de Lorraine plus préoccupés d'intérêts matériels que spirituels, et des conflits incessants entre l'évêque et le chapitre cathédral, qui absorbent également beaucoup d'énergie. Mais l'une des raisons majeures tient à des impératifs politiques. La monarchie française, officiellement « protectrice » de la cité depuis 1552, doit, pour renforcer sa présence dans la ville, pratiquer sans cesse une subtile politique d'équilibre entre la majorité catholique et la forte minorité huguenote. Aussi faut-il attendre l'extrême fin du XVI<sup>e</sup> siècle pour entrevoir les prémices d'une politique de Réforme catholique. Et c'est surtout à partir des années 1620 que celle-ci connaît à Metz un essor considérable<sup>(4)</sup>.

La guerre ralentit cet élan de renouveau religieux, sans toutefois le briser. Si la discipline ecclésiastique et la morale chrétienne se relâchent, la piété populaire continue de se développer, se tournant de plus en plus vers des dévotions affectives. Les Trois-Evêchés s'ouvrent alors à de nouveaux courants spirituels, en particulier à ceux issus de l'Ecole française de spiritualité.

## **La crise de l'institution ecclésiastique**

Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, l'institution ecclésiastique est confrontée à plusieurs difficultés causées ou aggravées par la guerre et qui retentissent directement sur la vie religieuse. La principale à coup sûr résulte de l'absentéisme épiscopal.

### **L'absentéisme épiscopal**

L'apogée de la guerre en Lorraine coïncide en effet avec une vacance persistante des sièges épiscopaux. La raison majeure en est la rivalité qui opposait le roi de France au pape au sujet de leur collation, dans cette période incertaine et délicate où le Concordat germanique, qui prévoyait l'élection des évêques par les chapitres, cède la place au Concordat de Bologne de 1516, qui confie leur nomination au roi.

4) Voir G. MICHAUX, « Réforme catholique et Contre-Réforme à Metz au XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Protestants messins et mosellans* (F.-Y. Le Moigne, G. Michaux Edit.), Metz, 1988, p. 47-70.

Au diocèse de Toul, la vacance épiscopale dura dix-huit ans, de la mort de Charles-Chrétien de Gournay en 1637 à la désignation d'André du Saussay en 1655. Déjà la nomination de Gournay avait donné lieu à contestation et soulevé des protestations. Issu d'une des plus anciennes familles nobles de Metz, celui-ci avait fait ses études aux universités de Pont-à-Mousson et de Paris. Chanoine, puis archidiacre de Verdun, abbé de Clairlieu, il avait été suffragant du cardinal Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul de 1624 à 1634. Dans cette fonction, il montra un zèle éclairé pour les intérêts du diocèse et fit preuve d'un rare talent d'administrateur. Il se comporta en véritable pasteur du diocèse. Aussi était-il naturel qu'après la démission du cardinal Nicolas-François, ce fut lui qui lui succéda. Sur recommandation de Vincent de Paul, le roi Louis XIII nomma Charles-Chrétien de Gournay évêque de Toul le 1<sup>er</sup> mars 1634<sup>(5)</sup>.

Le nouveau prélat se heurta alors à l'opposition du chapitre qui en vertu du Concordat germanique entendait faire prévaloir son droit d'élection. Ces querelles et l'attitude de Saint-Siège, en désaccord et avec le chapitre et avec le roi, retardèrent l'expédition des bulles pontificales qui n'arrivèrent qu'en septembre 1636. Un an plus tard exactement, le 14 septembre 1637, Charles-Chrétien de Gournay mourait à l'âge de 52 ans. Durant son bref épiscopat, Gournay réussit néanmoins à jeter les bases d'un séminaire confié aux fils de Saint-Vincent de Paul. Au printemps 1635, deux lazaristes, les Pères Lambert aux Couteaux et Antoine Collet prirent possession de l'ancienne maison des religieux du Saint-Esprit qui leur avait été dévolue.

La disparition de Gournay ouvrit une longue période de vacance épiscopale. Quelques semaines après la mort de leur évêque, les chanoines toulois choisirent comme successeur leur doyen, Henri Arnould, un des frères du Grand Arnould, le célèbre janséniste. Cette élection suscita les protestations et l'opposition de Richelieu. Mais sur les conseils du Père Joseph, le cardinal finit par accepter le choix du chapitre de Toul. En revanche, tant pour des raisons de principe et de droit (toujours le problème concordataire) que pour des motifs idéologiques et spirituels (question janséniste), le pape Urbain VIII refusa obstinément la nomination d'Henri Arnould sans lui opposer personne. Le siège demeura donc vacant<sup>(6)</sup>.

Le problème se reposa dans les mêmes termes avec Paul Fieschi, ambassadeur de la république de Gênes à Paris, nommé

5) Abbé E. MARTIN, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, Nancy, 1901, t. II, p. 207-212.

6) *Ibidem*, p. 216.

par Louis XIII et refusé par le pape. La mort d'Urbain VIII en 1644 sembla débloquent la situation, mais un incroyable concours de circonstances devait prolonger de dix ans la vacance du siège. Le nouveau souverain pontife, Innocent X, dans un esprit de conciliation, accepta le choix de Fieschi. Celui-ci fut sacré dans la cathédrale de Gênes au début de l'année 1645, mais il mourut quelques jours plus tard. Rome procéda aussitôt à la nomination de Jacques le Bret, chanoine de Toul, auditeur de Rote, clerc de la Chambre apostolique. Préconisé le 24 avril 1645, il mourut deux mois après, le 15 juin<sup>(7)</sup>.

Alors qu'en Westphalie se menaient les subtiles négociations qui devaient aboutir à la conclusion des traités de 1648, la monarchie française et le Saint-Siège, arc-boutés sur leurs positions, ne parvenaient pas à trouver de solution acceptable. Des questions éminemment politiques et juridiques, générant réticences et refus, empêchaient tout règlement des conflits, au plus grand détriment de la religion. En 1649, la régente Anne d'Autriche signa un brevet pour le diocèse de Toul en faveur d'André du Saussay, official et grand vicaire de Paris, prédicateur et aumônier du roi, prêtre zélé, controversiste de talent, orateur fécond et brillant érudit. D'accord sur le choix de l'homme, le pape refusa la nomination pour une question de procédure. Il faudra attendre la disparition d'Innocent X et l'accession au trône pontifical d'Alexandre VII pour qu'André du Saussay puisse prendre possession du siège épiscopal de Toul en 1655<sup>(8)</sup>.

Fort heureusement, le diocèse de Toul put compter pour le diriger de 1637 à 1653 sur un homme de grand mérite : Jean Midot, grand archidiacre et vicaire capitulaire. Docteur en théologie, licencié en droit, conseiller-clerc au parlement de Metz, Midot, qui avait été l'ami de Servais de Lairuelz, le réformateur des prémontrés et le confident de Monseigneur Jean des Porcelets de Maillane, se révéla un homme d'expérience, habile et zélé, qui fit plus que d'assurer l'intérim et compensa en partie l'absence de l'évêque<sup>(9)</sup>.

Au diocèse de Metz, la mort du cardinal de Givry en 1612 ouvre une période d'absentéisme épiscopal de plus d'un demi-siècle (1612-1669). Ni Henri de Bourbon-Verneuil, bâtard de Henri IV, titulaire du siège pendant quarante ans (1612-1652), ni Mazarin qui lui succéda, mais ne put jamais obtenir la confirmation de Rome, ni les frères François et Guillaume Egon de Furstemberg, élus par le

7) *Ibidem*, p. 223.

8) *Ibidem*, p. 235-236.

9) *Ibidem*, p. 216, 227, 237.

chapitre, mais qui ne reçurent pas davantage leurs bulles pontificales ne gouvernèrent au spirituel. Situation dramatique qui risquait de compromettre la rénovation religieuse, sans la grande valeur et le talent des suffragants qui assurèrent la réalité du pouvoir en l'absence de l'évêque nominal. Déjà Antoine Fournier (1574-1610) avait efficacement assisté le cardinal de Lorraine de son zèle missionnaire. A son exemple, André Valladier (1610-1617), Nicolas Coeffeteau (1617-1621) et surtout Martin Meurisse (1629-1644) implantèrent en profondeur l'idéal tridentin. Par son ardeur pastorale et son militantisme combatif, agressif même, ce dernier joue un rôle décisif durant les quinze années qu'il passe à Metz<sup>(10)</sup>.

Entré tout jeune chez les cordeliers de sa ville natale de Roye en Picardie, Meurisse se distingue très tôt aux yeux de ses supérieurs qui l'envoient en Sorbonne pour y acquérir ses grades universitaires. Devenu professeur au couvent des cordeliers de Paris, Meurisse rédige plusieurs traités nettement inspirés de la théologie scotiste. L'enseignement ne l'absorbe pas entièrement et, fidèle à la tradition franciscaine, il se livre à la prédication dans la région parisienne. Dans les années 1623-1625, il noue d'étroites relations avec les milieux parlementaires et le parti dévot. La recommandation de ses protecteurs le fait connaître à Henri de Bourbon-Verneuil, qui, en 1628, le désigne comme suffragant de son diocèse. Consacré évêque de Madaure, Meurisse arrive à Metz le 30 mars 1629. Il prend aussitôt en main l'administration du diocèse et se consacre aux tâches pastorales, qui absorbent entièrement son activité. Il livre en particulier aux calvinistes une lutte implacable, qui le place à l'aile marchante de la Contre-Réforme<sup>(11)</sup>.

Après la disparition de Meurisse, les responsables du gouvernement spirituel du diocèse de Metz, le suffragant Pierre Bédacier (1645-1660) et le vicaire général Bruillart de Coursant, n'eurent pas son autorité, dans un moment de graves difficultés matérielles et spirituelles.

A Verdun, la situation est un peu différente, mais les conséquences sont identiques. L'évêque, François de Lorraine-Chaligny (1622-1661), qui n'est pas prêtre, ne se préoccupe que d'affaires temporelles<sup>(12)</sup>. Prenant le parti de l'Empire contre la France dans

10) Sur les suffragants des évêques de Metz, on pourra consulter I. LOUIS, *Le rôle des évêques suffragants dans la Contre-Réforme et la Réforme catholique dans le diocèse de Metz des années 1574 à 1660*, Univ. Metz, Mém. Maîtrise, 1997, 161 p.

11) Sur Meurisse, on verra aussi J.B. KAISER, « Martin Meurisse O.F.M., évêque de Madaure, suffragant de Metz (1584-1644) », dans *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine*, 1923, p. 1-119 ; R. TAVENEAU, *Le jansénisme en Lorraine*, Paris, 1960, p. 98-106, et H. TRIBOUT DE MOREMBERT, *La Réforme à Metz*, t. II, *Le Calvinisme*, Nancy, 1971, *passim*.

12) A. GIRARDOT (dir.), *Histoire de Verdun*, Toulouse, 1982, p. 185.

la guerre de Trente ans, il tente avec l'aide de détachements hongrois, polonais et croates de chasser la garnison royale de sa ville. Son engagement temporel le détourne de ses tâches spirituelles, confiées à un suffragant, au demeurant très effacé, Bonaventure de Basoche, et l'empêche d'appliquer systématiquement un plan de rénovation religieuse d'inspiration tridentine.

### **Un relâchement disciplinaire et moral**

Le second des maux dont souffre l'Eglise est le relâchement de la morale et de la discipline. La guerre avec son cortège de razzias et de pillage, l'atmosphère de violence qui règne alors partout en Lorraine, l'horreur au quotidien, la hantise du lendemain précipitent les populations dans un grand désordre moral. Pour survivre à la guerre, aux épidémies et aux famines, on vole et on tue. Des cas d'anthropophagie sont signalés à Château-Salins, Badonvillers et Châtel-sur-Moselle. La désorganisation des paroisses souvent privées de leurs curés, morts ou fuyant des troupes pour qui cette guerre était une guerre de religion, accentue l'effondrement de la morale<sup>(13)</sup>.

Le relâchement disciplinaire est d'autant plus profond que les visites canoniques, instrument de surveillance et de réforme du clergé et des fidèles voulu par le concile de Trente, se raréfient, rendues à peu près impossibles à cause de la contagion et de l'insécurité des routes. Elles ne disparaissent cependant pas totalement. En quinze années difficiles, Martin Meurisse procède à une visite générale de son diocèse et à sept visites partielles. En novembre 1639, il se rend dans la paroisse messine de Saint-Simplice<sup>(14)</sup>. Après avoir exhorté les fidèles, il chante une messe solennelle et distribue l'eucharistie. Puis il administre le sacrement de confirmation avant d'entreprendre la visite, qui s'entoure d'un grand cérémonial en dépit des malheurs du temps. Au cours de celle-ci, il insiste particulièrement sur la vénération du sacré. Il invite notamment curés et échevins à entretenir une lampe brûlant de permanence devant le Saint-Sacrement et s'empresse d'ajouter « qu'aucun prétexte ne doit empêcher cet acte »<sup>(15)</sup>. Le comportement de Meurisse témoigne des différentes influences qui s'exercent sur lui : celle des jésuites, dans son souci de débiter toute visite par une célébration liturgique majestueuse ; celle du catholicisme méditerranéen et de

13) Sur la vie religieuse pendant la guerre de Trente ans, voir M. PERNOT, « L'apogée de la Réforme catholique », dans *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. La Vie religieuse* (R. Taveneaux, dir.), Nancy-Metz, 1988, p. 131-135.

14) Arch. dép. Moselle, G 2364, visite de la paroisse Saint-Simplice à Metz, le 19 novembre 1639 ; analysée par J.B. KAISER, art. cité, p. 13 et suiv.

15) Arch. dép. Moselle, *ibidem*.

la spiritualité des fils de saint François, dans son profond respect pour la présence réelle dans l'hostie. En 1640, le doyen de Saint-Nicolas-de-Port, au diocèse de Toul, reprend lui aussi le cours de ses tournées.

Ces rares visites de l'époque permettent de pendre conscience de la gravité de la situation. Les statuts synodaux de 1666 pour Metz et ceux de 1678 pour Toul confirment la déchéance morale et intellectuelle du clergé évêchois. Y sont dénoncés l'ivrognerie, présentée comme un vice habituel du bas clergé, le goût du jeu, l'abus de la bonne chère et la trop grande jeunesse des servantes vivant dans les presbytères. Ils soulignent également l'ignorance par manque de formation d'une grande partie des prêtres, qui de ce fait négligent leur tâches pastorales. L'absence de séminaires explique cet état de fait. Celui qu'avait créé à Toul Charles-Chrétien de Gournay en 1635 avait connu des débuts difficiles faute d'encadrement (deux lazaristes seulement) et surtout de candidats (eu égard aux malheurs du temps). Il n'avait pas survécu à la guerre<sup>(16)</sup>.

### **Les atteintes au temporel et leurs conséquences**

Le temporel ecclésiastique enfin a beaucoup souffert de la guerre. De nombreuses églises ont été en partie ou totalement ruinées. Le service divin n'y est plus assuré. En outre, beaucoup d'édifices religieux, notamment dans les campagnes, ont servi d'abri aux hommes, aux animaux et aux récoltes, perdant ainsi tout caractère sacré. Or, on l'a vu, la vénération du sacré tient une place essentielle dans la Réforme catholique. Lors de sa visite de 1639, Martin Meurisse, s'inspirant du modèle de Charles Borromée, insiste sur cette dimension fondamentale à ses yeux.

Monastères et couvents ont également été profondément touchés par les chevauchées militaires suédoises, impériales, lorraines et françaises. Quelques-uns ont été détruits, d'autres gravement endommagés. En juin 1635, l'abbaye de Senones est victime des troupes impériales stationnées en Alsace et qui s'acharnent sur elle, contraignant les religieux à l'exode<sup>(17)</sup>. En novembre 1635, les Suédois se déchaînent contre le prieuré de Saint-Nicolas-de-Port et le dévastent. En 1647, le prieur de l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avold, dom Sébastien Bigot, relate dans son Journal le pillage de son abbaye par quatre régiments de Turenne<sup>(18)</sup>. Il en résulte un tarissement du recrutement des profès.

16) Abbé E. MARTIN, ouvr. cité, p. 209-210.

17) Voir DINAGO, *Histoire de l'abbaye de Senones*, Saint-Dié, 1878-1880, p. 387.

18) Dom Bigot tint son *Journal* de 1606 à 1654, édité par l'abbé Marchal, dans *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine*, Nancy, 1869.

La congrégation bénédictine de Saint-Vanne, fondation tridentine érigée par le pape Clément VIII le 7 avril 1604, en offre un exemple éloquent<sup>(19)</sup>. La vigueur et le dynamisme de la jeune congrégation s'affirment dès sa naissance. Les religieux affluent. Très soutenu dès la création de la congrégation, le rythme des professions s'élève rapidement de 1624 à 1636, pour atteindre une moyenne annuelle de 17,1 religieux. La congrégation de Saint-Vanne développe ses positions en Lorraine et en Franche-Comté et s'installe fermement en Champagne. L'idée de réforme a marqué les esprits et suscité un nombre accru de vocations. Mais cette phase heureuse est brisée nette à partir de 1637.

De 1637 à 1648, les effets de la guerre furent désastreux. Durant cette période, la moyenne annuelle des professions tombe à 4,9 religieux et on n'enregistre jamais plus de 9 professions par an. Les supérieurs décidèrent d'eux-mêmes de limiter le nombre des profès accueillis. Ainsi en 1638 aucune profession n'eut lieu dans aucune des trois provinces composant la congrégation. En 1636 et 1638, le chapitre général de la congrégation ne put se tenir. Le retour de la paix en 1648 n'entraîna pas immédiatement l'augmentation des professions et il fallut attendre 1655 pour enregistrer cette reprise<sup>(20)</sup>. Ces exemples prouvent à quel point la guerre de Trente ans a perturbé le fonctionnement des institutions ecclésiastiques, amplifié certains abus et généré un relâchement disciplinaire et moral. Mais l'élan réformateur impulsé par le concile de Trente, s'il a été ralenti, n'en a pas été pour autant brisé.

## **Une vie religieuse qui conserve une grande intensité**

Dans les années 1640, la rénovation religieuse se poursuit, bien qu'à un rythme moins soutenu qu'avant 1630 ou qu'il ne le sera après 1660. Les évêchés continuent de renforcer leur infrastructure monastique malgré les difficultés des temps et la piété populaire se développe revêtant un tour de plus en plus affectif.

## **La poursuite de la réforme tridentine**

Dans les évêchés comme dans les duchés, les établissements religieux occupent une place privilégiée dans la Réforme catholique et dans la Contre-Réforme. Ils en constituent l'armature intellectuelle, dévotionnelle et caritative. Leur implantation témoigne

19) Sur le recrutement des profès dans la congrégation de Saint-Vanne, on consultera G. MICHAUX, « Les professions dans la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », dans *Annales de l'Est*, 1975, n° 1, p. 63-78.

20) *Ibidem*, p. 72.



de la fécondité de l'Eglise régulière et de la diversité des courants spirituels qui pénètrent la société des cités évêchoises.

A Metz, dont la population est tombée à moins de 15 000 habitants, la ville compte quatorze paroisses. A côté du clergé paroissial, il existe de nombreuses communautés religieuses. Outre le puissant chapitre cathédral, qui est fort de trente-huit prébendes canoniales et deux demi-prébendes, Metz possède trois chapitres collégiaux, ceux de Saint-Sauveur, Saint-Thiébauld et Saint-Pierre, comprenant respectivement dix, huit et six chanoines. La capitale évêchoise a surtout vu se densifier son réseau monastique. En 1648, vingt-neuf abbayes, monastères ou couvents de tous ordres sont établis sur le territoire urbain : quinze d'hommes et quatorze de femmes. Les différentes branches réformées de la famille franciscaine (récollets, capucins, minimes) s'étaient fixées dès le tout début du siècle. La réforme bénédictine de Saint-Vanne, déjà introduite à Saint-Arnould (1619), Saint-Clément (1630), et Saint-Symphorien (1634), l'est à l'abbaye Saint-Vincent en 1642. Les grands courants de la spiritualité moderne s'installent ou se renforcent : l'espagnole, avec les carmélites (1623) et les carmes déchaux (1644) ; l'italienne, avec les ursulines (1649) ; et la française, avec les Sœurs de la Visitation (1633) et celles de Sainte-Elisabeth (1639)<sup>(21)</sup>. En 1645 enfin, la dévote Alix Clerginet crée le couvent de la Propagation de la Foi, destiné à accueillir et à instruire les jeunes filles juives et calvinistes converties<sup>(22)</sup>.

A Verdun, dont la population ne se monte plus en 1648 qu'à 6 000 habitants, la densité des établissements religieux est tout aussi significative. La ville compte sept paroisses, un chapitre cathédral de quarante-deux chanoines et plusieurs aumôniers, deux collégiales (La Madeleine et Sainte-Croix), comprenant respectivement vingt et six chanoines, et quatorze abbayes et couvents. Bénédictins et bénédictines, prémontrés, chanoines réguliers de Notre-Sauveur, augustins, dominicains, capucins, récollets, minimes, jésuites, carmélites, clarisses, religieuses de la congrégation de Notre-Dame se répartissent sur le territoire de la cité, faisant de Verdun une ville-couvent, au même titre que Metz, Nancy et Saint-Mihiel<sup>(23)</sup>.

L'enseignement fut également une des préoccupations essentielles des Pères conciliaires. Très tôt, les réformateurs catholiques avaient eu une conscience vive de la valeur de l'éducation et de l'ur-

21) G. MICHAUX, « Réforme catholique et Contre-Réforme à Metz au XVII<sup>e</sup> siècle », art. cité, p. 52-53.

22) Voir S. VOLPE, *La maison de la propagation de la foi pour les filles à Metz*, Univ. Metz, Mém. Maîtrise, 1995, 122 p.

23) A. GIRARDOT (dir.), ouvr. cité, p. 182-184.

gence de promouvoir un enseignement capable de faire pièce aux écoles protestantes. Pour atteindre ces objectifs, on fit appel aux jésuites. Dès 1570, Verdun possède son collège fondé par l'évêque Nicolas Psaume et confié aux Pères de la Compagnie<sup>(24)</sup>. Nicolas Psaume, qui avait connu Ignace de Loyola à Rome, avait pu apprécier l'efficacité pédagogique des jésuites en visitant quelques-uns de leurs établissements d'Allemagne. Ouvert à tous, le collège de Verdun remplit une triple fonction : celle d'ouverture de la cité sur le monde, celle d'unification sociale et bien sûr celle de formation chrétienne. Il s'inscrivait en outre dans une stratégie d'implantation d'ensemble pour faire barrage au protestantisme<sup>(25)</sup>.

En 1622, le roi Louis XIII autorise par lettres patentes la Compagnie à ouvrir un collège à Metz dans les locaux de l'ancienne abbaye prémontrée de Saint-Eloi<sup>(26)</sup>. Les jésuites se révèlent aussitôt les plus efficaces auxiliaires du pouvoir épiscopal dans sa politique de réforme et de lutte contre les protestants. Non contents de former les élites intellectuelles de la ville, ils développent leur propre spiritualité, encadrent les fidèles et pratiquent une active controverse. Dès lors, Metz s'intègre au dispositif de défense de la catholicité et, à partir des années 1630, la volonté royale entend même ériger la ville en bastion de la Contre-Réforme.

Les bâtiments de l'abbaye Saint-Eloi s'étant vite révélés trop exigus, le collège est transféré en 1635 rue Mazelle dans des locaux certes spacieux, mais trop excentrés et surtout mal adaptés aux exigences d'une institution d'enseignement. Aussi en 1642, les Pères jésuites regagnent-ils le centre de la ville, en Chaplerue, et acquièrent l'ancien temple réformé de la rue de la Chèvre pour y édifier leur église<sup>(27)</sup>.

Comme à Verdun, la fondation du collège des jésuites de Metz répondait à une nécessité religieuse et sociale. Sous la direction du Père Claude Tiphaine (1571-1641)<sup>(28)</sup>, recteur de 1623 à 1626, il

24) *Ibidem*, p. 176-178.

25) Sur cette question, voir M. VENARD, « Y a-t-il une « stratégie scolaire » des jésuites en France au XVI<sup>e</sup> siècle », dans *L'Université de Pont-à-Mousson et les problèmes de son temps*, Nancy, 1974, p. 67-85.

26) Voir P. DELATTRE, *Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles*, Enghien-Wetteren, t. III, p. 238-244.

27) *Ibidem*, p. 244-254.

28) Le Père Claude Tiphaine fut une des gloires de la Compagnie. Il enseigna pendant six ans la philosophie et deux ans la théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Il fut en outre recteur des collèges de Reims (1611-1615), Pont-à-Mousson (1616-1621 et 1636-1637) et La Flèche (1627-1630), Chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, il accéda en 1637 à la charge de provincial de Champagne. La bibliographie sur ce théologien de renom et ce controversiste de talent est abondante ; voir en particulier, *Archivum romanum Societatis Jesu, Campaniae*, t. 5, fol. 115 ; Père ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson*, t. XXII des *Documents inédits*, publiés par P. Carayon, Poitiers, 1870, p. 517-520 ; SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VIII, coll. 33-34 ; P. DELATTRE, *ouvr. cité*, p. 244-245.

connaît un essor rapide et brillant. En 1629, il accueille 140 élèves, parmi lesquels « quinze à dix-huit huguenots des meilleures familles de la ville »<sup>(29)</sup>, répartis en trois classes de grammaire et une d'humanités. En 1634, s'ouvre une nouvelle classe de rhétorique. Doté en 1651 de deux classes de philosophie, qui lui assurent désormais un cycle complet d'études, à l'exception de la théologie, le collège connaît dès lors une croissance continue de ses effectifs. Issus en majorité de la noblesse et de la haute bourgeoisie, les élèves se recrutent également parmi les fils de marchands et d'artisans, pour qui le collège est un moyen privilégié de promotion sociale.

Si les jésuites occupent une place prééminente dans la formation intellectuelle des élites de la ville, ils ne disposent cependant pas d'un monopole absolu. Plusieurs abbayes, les bénédictines en particulier, possèdent des petites écoles et des classes d'humanités. A Saint-Arnould, existe même une chaire de philosophie, concurrente de celle des Pères<sup>(30)</sup>. A Montigny, les bénédictines font la classe aux jeunes filles<sup>(31)</sup>. Mais l'action éducative des jésuites ne se limite pas au collège. L'enseignement du catéchisme aux plus petits demeure une préoccupation constante de la Compagnie. Chaque semaine, ils rassemblent dans l'église du collège les enfants des quinze petites écoles de la cité, venus en cortège, bannière en tête, pour l'instruction religieuse<sup>(32)</sup>. Un tel déploiement d'activités ouvre aux jésuites un crédit considérable dans la population. Les autorités municipales leur accordent, après 1640, un soutien sans faille, qui se mesure à leur participation aux fêtes du collège, mais plus encore à l'appui financier qu'elles accordent à la Compagnie pour faire face aux difficultés matérielles et à l'entretien des professeurs<sup>(33)</sup>. Les multiples fondations en faveur du collège témoignent de l'intérêt porté par les classes dirigeantes évêchoises à la Compagnie et de leur reconnaissance aux éducateurs de leurs fils.

### **Congrégations mariales et confréries**

Assurer l'encadrement et le contrôle des fidèles demeure une préoccupation majeure de la pastorale tridentine. A compter des

29) M. MEURISSE, *Histoire de la naissance, du progrès et de la décadence de l'hérésie dans la ville de Metz et dans le pays messin*, Metz, 1670, p. 530.

30) Cette concurrence et plus encore la tonalité jauséniste de l'enseignement dispensé à Saint-Arnould devaient être à l'origine d'une controverse publique entre les jésuites et les bénédictins ; voir *Archivum romanum Societatis Jesu, Campaniae*, t. IV, f° 46, et *Réponse aux griefs et plaintes publiques de quelques RR.PP. Bénédictins de la Congrégation de S. Vanne de Verdun, et de Lorraine, contre les PP. Jésuites*, 32 p. imprimées (s.l.n.d.).

31) Voir K. ESSE, *Les abbayes de bénédictines de Metz de la Réforme catholique au siècle des Lumières*, Univ. Metz, Mém. Maîtrise, 1997, 191 p.

32) *Arch. romanum Soc. Jesu, Campaniae*, t. V, f° 226, *Litterae Annuae*, 1648.

33) Par contrat du 10 janvier 1653, la ville verse à perpétuité une rente annuelle de 1 000 francs messins pour l'entretien de deux régents de philosophie. Voir P. DELATTRE, *ouvr. cité*, p. 260 et 281-287.

années 1630, le pouvoir épiscopal, aidé par les réguliers, développe un effort systématique dans ce sens. Là encore, la Compagnie de Jésus se fait apprécier par son rayonnement apostolique et son zèle à orienter la dévotion des fidèles vers la pratique des œuvres.

Les congrégations mariales constituent un des moyens d'action les plus efficaces mis en œuvre par les jésuites. Deux sont fondées au collège de Metz en 1623 et agrégées à la congrégation romaine du Gesu. L'une, sous le titre de l'Immaculée Conception, rassemble notables, prêtres et chanoines, et compte bientôt 80 membres ; l'autre, sous le vocable de l'Annonciation, se recrute parmi les artisans et atteint, en 1658, le chiffre de 250 adhérents. Une troisième, la congrégation de l'Assomption, créée en 1625 et réservée aux étudiants, regroupe 40 élèves<sup>(34)</sup>. A Verdun, la congrégation de la Sainte-Vierge compte 60 membres au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et la congrégation des hommes dont la première mention date de 1600, atteint 100 adhérents en 1639<sup>(35)</sup>.

Se réunissant à des jours différents dans la chapelle du collège, ces congrégations entendent approfondir la foi de leurs membres et les conduire à la perfection chrétienne par les exercices spirituels, la fréquentation des sacrements et la vertu de l'exemple. Elles contribuent aussi à développer le culte marial, officiellement reconnu par Louis XIII. Les adhérents mettent également en commun leur talent et leur argent pour la plus grande gloire de l'ordre. A Metz, en 1642, ce sont eux qui réparent, nettoient et agencent l'ancien temple réformé pour hâter sa transformation en église provisoire du collège<sup>(36)</sup>. Dans cette même ville, aux trois congrégations déjà existantes s'en ajoute une autre, sans caractère marial, en 1648, à l'initiative du Père Le Poix, professeur de sixième, destinée aux jeunes élèves qui venaient de faire leur première communion et baptisée « congrégation des Anges »<sup>(37)</sup>. Par le biais de ces congrégations, les jésuites exercent une influence durable sur l'ensemble du corps social et concourent à la pénétration en profondeur de l'idéal tridentin.

A côté des congrégations mariales, les confréries, lieux habituels de l'exercice des dévotions, se multiplient. Il n'est pas rare d'en dénombrer plusieurs dans les paroisses importantes. Souvent anciennes, elles sont réactivées. Ainsi à Metz, est reconstituée en 1630, dans la paroisse Sainte-Ségolène, la confrérie de Saint-Sébastien et Saint-Roch, dont le vocable dit assez l'attachement des fidèles

34) P. DELATTRE, *ibidem*, p. 246 et 267-268.

35) *Ibidem*, t. V, fasc. 18, coll. 72-96.

36) *Ibidem*, t. III, p. 254.

37) *Arch.romanum Soc. Jesu, Campaniae*, t. V, f° 177, Histoire du collège de Metz.

au culte de ces saints intercesseurs en période d'épidémie de peste. Le rétablissement, l'année suivante, dans la même paroisse, de la confrérie de Saint-Michel Archange prend toute sa signification dans le climat de la Contre-Réforme. Faut-il voir enfin dans la création, en 1628, d'une confrérie des chantres-marguilliers commune à treize paroisses de la ville l'ébauche d'un réseau de solidarités interparoissiales ? Ce qui est certain, c'est que le pouvoir épiscopal ne tarde pas à les approuver<sup>(38)</sup>. Meurisse s'y intéresse spécialement. Il encourage même les fondations nouvelles, dont le vocable témoigne des progrès des dévotions eucharistiques d'inspiration jésuite (confrérie du Saint-Sacrement dans la paroisse Saint-Martin en 1639) et mariales, chères aux franciscains (confrérie de l'Immaculée Conception de Plappeville en 1641). Grâce à elles, l'influence ultramontaine s'insinue dans le tissu paroissial messin.

On observe un mouvement en tout point comparable à Verdun et à Toul. Les confréries se multiplient et leurs patronages traduisent l'anxiété des populations qui recourent le plus souvent à la protection de la Vierge et des saints guérisseurs. A Verdun, la dévotion mariale, de tradition très ancienne, se charge d'une émotion accrue avec la guerre généralisée, les épidémies, la crainte de l'incursion ennemie et la hantise constante de la mort. Les manifestations de ferveur mariale se multiplient<sup>(39)</sup>. Des confréries du Rosaire apparaissent à Souilly (1627), à Damvillers et Avioth (1639), à Clermont-en-Argonne (1641) et à Amel (doyenné de Billy, 1648). Une confrérie de Saint-Sébastien est fondée en 1632 à Damvillers, tandis qu'une autre dédiée à saint Roch et à saint Sébastien l'avait été l'année précédente à Troyon (doyenné de Saint-Mihiel)<sup>(40)</sup>. A Toul se développe également le culte de saint Joseph, propagé par les carmes déchaux et les oratoriens. Une confrérie consacrée au père nourricier du Christ est érigée en 1636 en la paroisse Saint-Jean du Cloître, avant d'être transférée à la cathédrale en 1650. C'est à compter de cette date que le culte de saint Joseph devait connaître une grande vogue en Lorraine<sup>(41)</sup>.

## Prédication et missions

Les autorités ecclésiastiques attachent également une grande importance à la prédication et aux missions pour convertir les âmes

38) Voir J.B. KAISER, art. cité, p. 22, et M. PÉROTIN, *La vie religieuse dans l'archiprêtré de Metz (milieu XVII<sup>e</sup> siècle-milieu XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Univ. Metz, Mém. Maîtrise, 1996, 205 p.

39) Voir A. GIRARDOT (dir.), ouvr. cité, p. 192-193.

40) Sur les confréries au diocèse de Verdun, on se reportera à Frédéric SCHWINDT, *Les confréries religieuses dans le ressort du diocèse constitutionnel de Verdun du XIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Univ. Nancy 2, Mém. DEA, 1993, 140 p.

41) Abbé E. MARTIN, ouvr. cité, p. 226-227.

à la réforme tridentine et faire reculer le calvinisme. Dans leurs ordonnances synodales, évêques et suffragants rappellent au clergé paroissial qu'il s'agit là de son premier devoir. A Metz, Meurisse multiplie les instructions aux fidèles et aux communautés religieuses, aidé par les capucins, les récollets, les minimes et surtout les jésuites. Chaque jour à midi, à la cathédrale, se donnent des prédications ordinaires. Les fils de saint François s'y font les ardents propagateurs d'une piété sensible et orientent leurs fidèles vers une spiritualité affective. Les jésuites affectionnent davantage les solennités liturgiques et s'adressent à la raison dans une pastorale plus tournée vers la conquête des élites urbaines. Ils prêchent, en français et en allemand, dans les diverses paroisses de la ville et des environs. On se presse à leurs sermons de l'Avent et plus encore à leurs méditations de carême, pour lesquelles des prédicateurs attirés sont attachés au collège. L'institution, en 1630, de conférences hebdomadaires à la cathédrale sur les parties controversées du dogme les implique totalement dans la lutte contre les huguenots<sup>(42)</sup>.

L'apostolat missionnaire, qui unit de grandes foules dans un même élan sensible, se développe. En 1644, vingt-et-un oratoriens, venus de Paris à la demande de Meurisse, prêchent à la cathédrale de Metz une mission de trois mois. Pendant le carême, les voûtes du grand moutier retentissent trois fois par jour de leur prédication : « à cinq heures du matin, pour les gens du travail, et serviteurs et servantes ; à une heure après midy, pour les ceulx qui ne doivent avoir aultres soins que de prier Dieu ; à cinq heures du soir pour les aultres qui avaient plus de dévotion »<sup>(43)</sup>. On accourt de toute part pour les écouter, se confesser et communier. Les oratoriens se répandent dans toutes les paroisses de la ville et procèdent à des confessions générales. Ils enseignent le catéchisme aux enfants, en insistant sur la connaissance et l'observation des dix commandements. Ils leur apprennent également les chants religieux. Pour clôturer la mission, une grande procession déroule son cortège dans les rues de la ville. Ecoutons un témoin :

« Le jour d'avant qu'ils partirent, ils mirent plus de 3000 enfants, fils et filles en procession avec des cierges blancs en leurs mains et les conduisirent au monastère des sœurs religieuses du couvent de Montigny, au Sablon devant Metz, en chantant des hymnes à la louange de Dieu et de la Vierge Marie, priant Dieu de vouloir maintenir les catholiques de la

42) Sur toute la question de la prédication à Metz, voir H. TRIBOUT DE MOREMBERT, « La prédication à Metz au XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Bossuet. La prédication au XVII<sup>e</sup> siècle*, Actes du colloque de Dijon (1977), Paris, 1980, p. 129-137, et P. DELATTRE, *ouvr. cité*, t. III, p. 246.

43) E. BOUTEILLER, *Journal de Jean Bauchez*, Metz, 1868, p. 467.

ville et du pays et autres en bonne charité, paix et aumône comme ils les en avaient admonestés à leur départ »<sup>(44)</sup>.

Les occasions de démontrer la vigueur de la foi catholique et de vénérer les cultes intercesseurs se multiplient. Les processions sont précisément l'occasion d'exposer la force de la foi des fidèles. Suite au vœu de Louis XIII, qui demande à tous les évêques d'honorer la Vierge d'un culte particulier, une procession générale est organisée à Metz en 1638, puis chaque année à partir de 1640. L'authentification par Meurisse en 1641 des reliques de sainte Lucie et de saint Vincent à l'abbaye bénédictine de Saint-Vincent donne lieu également à une procession solennelle<sup>(45)</sup>. En 1643, la prise de possession par les jésuites de l'ancien temple calviniste de la rue de la Chèvre s'accompagne d'une procession, qui renforçant le caractère sacré de l'office, lui confère aux yeux des fidèles une solennité particulière. Cette piété collective trouve aussi l'occasion de s'exprimer lors de la consécration en 1636 de trois autels au couvent des trinitaires et en 1640, lors de celle de l'église des minimes<sup>(46)</sup>. Les dévotions populaires aux grands élans affectifs se marquent enfin dans les pèlerinages.

## Les pèlerinages

Si les années 1580-1630 paraissent bien avoir constitué l'âge d'or des pèlerinages en Lorraine, la guerre de Trente ans est loin de les avoir éteints. Bien sûr, certains sanctuaires n'ont pas été épargnés par la fureur des combats et les exemples de destructions et de saccages abondent. A commencer par celui de la basilique de Saint-Nicolas-de-Port en novembre 1635. De même, durant les périodes de guerre les plus intenses, on a pu fermer les chapelles et mettre en sûreté les reliques. Mais dès qu'apparaît une pause dans ce climat de violence, les grandes processions collectives reprennent. Les années 1640-1644 sont ainsi marquées par une recrudescence généralisée des pèlerinages<sup>(47)</sup>. Les sanctuaires mariaux en sont les principaux bénéficiaires : Sion, Avioth et Benoîte-Vaux. Ce dernier connaît les plus fortes affluences de fidèles.

En mars 1641, la statue miraculeuse de Notre-Dame de Benoîte-Vaux, dissimulée depuis 1638 au château de Madame de Saint-Baslemont, l'« Amazone chrétienne », retourne en grande pompe au Vallon Béni, dont les prémontrés de L'Etanche avaient la garde.

44) *Ibidem*.

45) Voir M. PÉROTIN, *ouvr. cité*, p. 54-55.

46) *Ibidem*.

47) Sur les pèlerinages, voir Ph. MARTIN, *Pèlerins de Lorraine*, Metz, 1997, p. 62-66.

Durant l'été 1641, près de 80 000 personnes visitent le sanctuaire<sup>(48)</sup>. Les grandes villes lorraines y viennent en corps constitués. En mai 1642, à la suite d'une délibération municipale, le pèlerinage de la ville de Nancy rassemble environ deux mille personnes de toutes les couches de la population, néanmoins regroupées selon un ordre bien défini<sup>(49)</sup>. Puis, durant l'été et l'automne, les villes de Pont-à-Mousson, Mirecourt, Bar-le-Duc, Commercy, Verdun, etc. viennent implorer la Reine de la paix. Entre le 26 août et le 7 septembre 1642, toutes les paroisses de Metz s'y succèdent. La ferveur ne faiblit pas les années suivantes. De 1641 à 1643, plus de quatre cents paroisses se rendent en procession à Benoîte-Vaux<sup>(50)</sup>. Certaines localités font le pèlerinage plusieurs fois : Nancy, en mars et mai 1642, juin 1643 ; Saint-Mihiel, en juin 1641, juillet 1642, juin et juillet 1643 ; Metz et Bar-le-Duc en 1642 et 1643. Afin de permettre aux fidèles les plus éloignés de pouvoir supplier la Vierge, les prémontrés installent des répliques de Notre-Dame de Benoîte-Vaux dans leurs églises d'Etival, de Pont-à-Mousson, de Bonfays, etc. Les gens du voisinage y accourent en foule, à l'instar des habitants de Rambervillers qui, le 15 août 1643, viennent en pèlerinage à Notre-Dame de Benoîte-Vaux d'Etival<sup>(51)</sup>.

Manifestation typique du culte d'intercession, le pèlerinage constitue l'une des expressions les plus ferventes de la vie religieuse. Avec le miracle qui lui est habituellement lié, il est souvent l'ultime recours pour des populations profondément croyantes confrontées à l'angoisse et aux pires détresses, éprouvées par les souffrances insupportables que leur infligent guerres et épidémies. En l'absence de moyens humains propres à y remédier et face à l'inefficacité de la médecine d'alors, il ne restait que l'espérance chrétienne. C'est cette foi qui s'exprime dans les pèlerinages.

## Un carrefour d'influences spirituelles

Dans cette ferveur populaire et ces dévotions aux formes les plus affectives et sensibles se traduisent les influences des différents courants de la spiritualité. Le catholicisme lorrain a longtemps témoigné d'une forte inspiration méditerranéenne. La rapidité avec laquelle s'est propagée au diocèse de Toul la réforme tridentine s'explique par la collaboration étroite et précoce du pouvoir épiscopal avec la Compagnie de Jésus et par l'influence sans cesse accrue

48) *Ibidem*, p. 65

49) Voir *Le pèlerinage de la ville de Nancy à Notre-Dame de Benoîte-Vaux en 1642*, relation du R.P. Macaire Guinet, publiée par Léon Germain, dans *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1883, p. 336-369.

50) Abbé E. MARTIN, *ouv. cité*, p. 219-221.

51) *Ibidem*.



du franciscanisme<sup>(52)</sup>. L'influence de l'archevêque de Milan Charles Borromée est aussi éclatante. Ses méthodes inspirèrent à des dates et selon des modalités différentes les prélats lorrains. Les ordres religieux issus de la spiritualité moderne italienne et espagnole, on l'a vu, jouèrent également leur rôle. La situation géographique de la Lorraine enfin aide à comprendre la propagation de ces courants de spiritualité. Ils sont véhiculés par des clercs, des hommes de loi, des artistes, voire des soldats, qui en d'incessants déplacements se rendent d'Espagne et de Franche-Comté aux Pays-Bas espagnols.

Dans les années 1630, d'autres influences commencent à s'exercer et de nouveaux courants de pensée font leur apparition dans l'espace lorrain. Aux influences méditerranéennes et ultramontaines se mêlent désormais les accents bérulliens et salésiens de l'Ecole française de spiritualité, diffusés par les couvents de la Visitation, le milieu des officiers gravitant autour du parlement de Metz, les armées d'occupation dans les duchés ou la Compagnie du Saint-Sacrement, qui s'implante à Metz en 1644. C'est aussi l'époque où se marquent les premières manifestations du jansénisme.

Ce courant de pensée devait imprégner en profondeur et de façon durable l'espace lorrain. Pour René Taveneaux, qui a étudié la question avec tout le soin désirable et dont la thèse sur le sujet constitue un travail incontournable pour la bonne connaissance du catholicisme en Lorraine, le jansénisme dans notre région est un phénomène d'importation<sup>(53)</sup>. Il résulte d'une part du contact de la Lorraine avec les Pays-Bas espagnols, au moment où s'élabore à Louvain la doctrine janséniste, et d'autre part de l'influence des clercs français appelés par leurs fonctions dans les évêchés ou les duchés. On ne saurait mieux souligner la position de carrefour d'influences spirituelles occupée par la Lorraine.

A Metz, les thèses du jansénisme naissant apparaissent avec Martin Meurisse. Celui-ci, on l'a dit, avait noué à Paris d'étroites relations avec les milieux parlementaires et le parti dévot. Sa formation avait en outre été marquée par l'esprit de rigueur morale et de retour à la tradition primitive de Port-Royal. Il avait également connu Saint-Cyran. Dès 1629, Meurisse donne son approbation aux thèses augustinienes. En juillet 1643, au lendemain de la mort de Richelieu, il approuve le livre d'Arnauld, *La Fréquente Communion*, et en avril 1644, il signe la lettre adressée au pape Urbain VIII par les seize évêques approbateurs de ce même traité. Un des der-

52) Voir M. PERNOT, « Les débuts de la réforme tridentine au diocèse de Toul (1580-1630) », dans Louis CHÂTELLIER (dir.), *Les Réformes en Lorraine*, p. 92-98.

53) R. TAVENEAUX, *Le Jansénisme en Lorraine*, Paris, 1960, 759 p.

niers actes du suffragant en cette même année 1644 fut d'établir à Metz une filiale de la Compagnie du Saint-Sacrement. Or on sait qu'à cette époque cette organisation secrète était inspirée par l'esprit de Port-Royal et du parti dévot. Enfin dans les semaines qui précèdent sa mort, Meurisse dicte son testament spirituel, aussitôt imprimé sous le titre *Raisons puissantes pour fortifier une âme contre les douleurs et contre les afflictions de cette vie*. Ce bref opuscule présente une parenté certaine avec l'esprit de Port-Royal<sup>(54)</sup>.

Ces engagements témoignent sans aucun doute de l'accord de pensée de Meurisse avec les port-royalistes d'alors. Faut-il pour autant voir en lui un thuriféraire du jansénisme naissant ? On ne saurait l'affirmer. Cependant il fut accusé par le Père Rapin de confier les missions qu'il organisait à des prêtres nourris des nouvelles doctrines et souvent formés à Louvain. Ainsi, la prédication du carême 1644 avait-elle été assurée par des oratoriens en relations avec plusieurs docteurs de Port-Royal. Peut-on pousser plus loin encore et supposer qu'il existait à Metz un milieu projanséniste ? Selon René Taveneaux, rien ne permet de l'affirmer de façon certaine, bien que l'on relève la présence à Metz au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle de quelques personnalités sympathisantes de Port-Royal : le marquis de Feuquières, lieutenant général au gouvernement de Metz depuis 1632, Charles Hersent, devenu en 1627 chancelier de l'Eglise de Metz, et plusieurs conseillers au parlement. Malgré ces individualités, rien de véritablement organique n'existe dans les années 1644-1648. Les manifestations de ce premier jansénisme s'intègrent à la ligne spirituelle générale de l'Ecole française.

A Verdun, les évêques de la famille de Lorraine-Chaligny marquent, sous l'emprise spirituelle des jésuites, une réelle hostilité au jansénisme et s'efforcent de faire obstacle à sa diffusion dans le diocèse<sup>(55)</sup>. En 1650, François de Lorraine est l'un des prélats qui demande au pape Innocent X de condamner les cinq propositions. Malgré tout, dans ce diocèse frontière ouvert à la fois sur Paris et le Pays de Liège, le jansénisme pénètre simultanément par l'ouest et par le nord. On note que plusieurs sièges canoniaux de Verdun ont été tenus par des port-royalistes notoires. En octobre 1639, Antoine Arnauld devint chanoine et chantre de la cathédrale, à l'instigation du marquis de Feuquières, son cousin par alliance. Il résilie son bénéfice en 1642 en faveur d'un ami de Saint-Cyran, Jean Bourgeois. Un autre chanoine, Fleury, est également un ami de Port-Royal. Le jansénisme s'implante davantage à Saint-Mihiel, ville de judicature et de couvents. On retiendra qu'au diocèse de

54) *Ibidem*, p. 98-106.

55) *Ibidem*, p. 106-110.

Verdun, le jansénisme s'enracine sous la double influence du Port-Royal et de Louvain.

Loin des courants d'influences qui s'exercent à Verdun et très enclavé dans le duché de Lorraine, Toul connaît une situation différente<sup>(56)</sup>. Avant 1668, le jansénisme n'y apparaît que de façon très épisodique, sur la frange occidentale du diocèse en contact avec Verdun. Tout au plus peut-on souligner le rôle de Charles-Chrétien de Gournay, suffragant puis successeur à la tête de l'évêché du prince Nicolas-François de Lorraine. Très lié avec Bérulle et le parti dévot, Gournay entretient des relations plus étroites encore avec Saint-Cyran et la famille Arnould. C'est grâce à lui qu'Henri Arnould, frère d'Antoine, devint chanoine de Toul et archidiacre de Vittel. Le chapitre l'élit même évêque à la mort de Gournay en 1637. Mais il ne put prendre possession de son siège épiscopal. L'élection d'Henri Arnould (futur évêque d'Angers en 1649) est toutefois significative des sentiments du chapitre cathédral de Toul à l'égard des doctrines nouvelles.

\*      \*

\*

Au terme de cette analyse, on observe qu'au temps des traités de Westphalie, le catholicisme évêchois conserve un réel dynamisme, comparable à celui des duchés de Lorraine. Malgré les difficultés matérielles des années 1635-1645, qui ont freiné sa progression, la réforme tridentine continue de s'implanter en profondeur. Elle s'est enrichie et chargée d'une tonalité spirituelle complexe, où se mêlent désormais les dévotions sensibles propres au catholicisme méditerranéen et la gravité sereine de l'Ecole française de spiritualité. A Metz, son souffle paraît suffisant pour s'opposer avec quelque chance de réussite au calvinisme, qui demeure d'une remarquable vigueur.

Ouverte dans la décennie 1630, la phase active de la Contre-Réforme prend avec Meurisse une allure sévère aux accents parfois brutaux<sup>(57)</sup>. La politique anticalviniste du suffragant trouve sa traduction législative dans les statuts synodaux de 1633. Ils renouvellent les interdictions contre le protestantisme. Ordre est donné aux prêtres de bien instruire les fidèles et les mettre en garde contre la perversion. Défense est faite à quiconque de fréquenter les prêches

56) *Ibidem*, p. 110-113.

57) La virulence et les violences verbales n'étaient pas l'apanage des catholiques, elles existaient dans les deux camps, voir H. TRIBOUT DE MOREMBERT, *La Réforme à Metz*, t. II, *Le Calvinisme*, p. 181, note 2. On se reportera également à J.B. KAISER, art. cité, p. 74.

des pasteurs et d'assister aux funérailles des protestants<sup>(58)</sup>. Les prescriptions synodales font également grand cas de la naissance et du baptême. Aucune sage-femme catholique ne doit conduire un nouveau-né huguenot au temple pour le faire baptiser et surtout aucune famille catholique ne doit, sauf nécessité urgente, recourir aux services d'une matrone huguenote<sup>(59)</sup>. Les statuts enjoignent enfin aux curés de veiller aux lectures de leurs paroissiens<sup>(60)</sup>.

La disparition de Meurisse (1644) et plus encore les malheurs de la guerre ont atténué les ardeurs d'un clergé local partagé entre le dessein d'éliminer les huguenots et le désir d'œuvrer à la réconciliation entre les deux confessions. À partir de 1650, s'ouvre l'ère des controverses. Au lendemain des traités de Westphalie, une fois la paix revenue, le catholicisme lorrain affiche une nouvelle détermination, propre à parachever l'œuvre réformatrice entreprise à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Gérard MICHAUX

58) *Statuta Synodi...*, 1633, chapitre *De Haereticis*, art. 1, p. 128.

59) *Ibidem*, art. 2, p. 128 et chapitre *De obstetricibus*, art. 2, p. 106. Ces prescriptions sont reprises des statuts synodaux de 1610, p. 108.

60) *Ibidem*, chapitre *De fidei christianae professione et doctrina*, art. 8, p. 10.